



Association des Auditeurs de France Culture

Sommaire

- Éditorial du président	1
- COMPTE RENDU DE L'A. G. :	
- Rapport moral.....	2
- Rapport financier.....	3
- Plaisirs parisiens ... par F. L.-Z.	4
- La qualité et la culture par D. T.	4
- COMPTE RENDU DE RENCONTRE :	
- Du 29/01/2011 avec Antoine Perraud	5
- PROCHAINE RENCONTRE AVEC :	
- Olivier Poivre d'Arvor	10
- Biographie de O. P. d'A.	11
- Canevas discussion avec O. P. d'A.	12
- Inscription rencontre avec O. P. d'A.	12
- Entrevue du 22/03/11 avec O. P. d'A.	13
- Le beau souci de H. F.	15
- L'esprit de la grille d'été 2011	16

Où sont nos priorités ?

Chères Adhérentes, chers Adhérents de notre Association AFC, après notre assemblée générale en début d'année, ma promesse était que mon édito vous soit proposé au plus vite pour que la parution de notre bulletin soit effective avant les vacances d'été 2011 ! Hélas de contrariété en velléité de composition, l'érito prévu sur le thème : « De la gratuité ! » s'est soldé par une fausse couche au terme de plusieurs mois ! C'est pourquoi je vous propose un sujet tout aussi étendu : « **Où sont nos priorités ?** » En effet, ce titre m'est apparu de façon claire (comme « Les idées claires ! » de Julie Clarini dans les Matins de France Culture) pour nous interroger sur nos intérêts après la chronique de Philippe Meyer du 31 mai 2011 sur la comparaison des traitements de l'information entre le drame de Fukushima et l'affaire DSK.

Ceci peut se résumer – en élargissant le sujet – à : « qu'attendons-nous de notre radio préférée France Culture ? ». En tant qu'Auditrices et Auditeurs si nous préférons le fondamental au superficiel, ce médium ne peut transiger avec cette notion d'investir sur l'avenir !

Il me semble cependant qu'actuellement beaucoup d'émissions sont fragmentées par et en de multiples épisodes de quelques minutes – tels « Pas la peine de crier », « Les matins », « Le rendez-vous » ! En effet, il semble que ces p'tis formats d'émissions ne permettent pas d'approfondir le sujet évoqué !

suite page 2

62^e bulletin de
l'Association des Auditeurs
de France Culture
(ISSN n° 1764-2957)
tiré à 150 exemplaires.
2 euros

Vous pouvez nous joindre :

- ⇒ sur notre site Internet : <http://www.auditeurs-de-france-culture.asso.fr/>
- ⇒ ou par courrier électronique : contact@auditeurs-de-france-culture.asso.fr
- ⇒ ou par courrier postal : **aafc**, Maison des Associations du 3^e, Boîte 51, 5 Rue Perrée, 75003 Paris

Vous pouvez joindre France Culture :

- ⇒ par téléphone, au 01 56 40 22 22 (standard) ou par Internet à l'adresse www.franceculture.com
- ⇒ Pour avoir des informations sur les rencontres et émissions en public vous pouvez appeler le 01 56 40 32 30.
- ⇒ Vous pouvez également vous inscrire pour recevoir les programmes des émissions en public et des rencontres en écrivant à : France-Culture - Relations extérieures,
116 av. du Président Kennedy, - Paris Cedex 16.
- ⇒ Vous pouvez signaler vos problèmes d'écoute au service technique de France-Culture : 01 56 40 33 13. Nous vous encourageons à le faire également par courrier ou par courrier électronique (www.radiofrance.fr/services/contact/).
- ⇒ N'hésitez pas à **envoyer** vos impressions, vos suggestions et vos critiques en vous rendant sur le site de France Culture www.radiofrance.fr/chaines/france-culture/contact/ ou à contacter le médiateur de Radio France.

Vous pouvez accéder aux groupes de discussion :

- ⇒ « auditeurfranceculture », à partir du site de l'**aafc** (aafc.free.fr), cliquez sur « liste de discussion ».
- ⇒ « anpr » à partir du site de l'**aafc** (ou fr.groups.yahoo.com/group/anpr/)

Cette multiplicité d'informations propose ainsi à chaque Auditrice et Auditeur de France Culture de façon continue ... comme des amuse-gueules à l'apéritif d'un succulent repas qui se laisse toujours et encore désirer ! Il est à constater que nous sommes emportés par le tourbillon du picorage pour éviter (soi-disant) de ne pas louper une actualité essentielle (sans la connaître !) ou mieux pour prendre (soi-disant) le train de la mode afin de pouvoir dire : « J'y étais ! » ... Il y aussi un autre courant de fond : celui de transférer la charge de la tâche à réaliser - ici celle du médium - au « client » lui-même comme dans le commerce - plus besoin de caissière ! Ceci dans le but avoué (?) d'un meilleur service au « client » ! Il est vrai que le médium « internet » a déplacé le centre de gravité du service à la personne connue et identifiée vers l'impersonnel de la toile où chacune et chacun de nous peut « voir » sans « être vu » !?

Après ce présent constat, chères Adhérentes et chers Adhérents de notre Association AFC, je vous sollicite pour que nous soyons attentives et attentifs aux possibles orientations de cette radio. **Sachons proclamer nos priorités** pour éviter ces amuse-gueules, ce picorage lesquels, me semble-t-il, ne présentent pas d'intérêts pour l'avenir de cette radio ... A moins que l'audimat, le téléchargement et les blogs soient les déterminants fondamentaux de toutes les actions des producteurs de France Culture ! Soyons attentifs aux investissements pour l'avenir ! Passons de l'état actuel à l'état souhaité en participant au **Forum internet de notre association AFC** et à l'émission « **Le Rendez-vous du médiateur** » par **Jérôme Bouvier** le jeudi, une semaine sur deux à 12h45-durée 09 minutes. La dernière a eu lieu le jeudi 07 juillet 2011 pour nous annoncer que l'émission Affinités électives est supprimée et que la nouvelle grille de la rentrée sera disponible sur le site de France Culture à partir du 28 août 2011 !!!??? Merci d'avance pour votre action !

Hubert Liénart, Président

Compte rendu de l'assemblée générale de l'association

Rapport moral

Manifestations

Cette année, le forum des associations s'est malheureusement tenu le 11 septembre, jour de notre déjeuner-rencontre en compagnie de Raphaël Enthoven et nous n'avons pas pu y participer.

Adhésions

Cette année, 17 nouveaux adhérents ont rejoint notre association.

Déjeuners-rencontres

Les deux déjeuners-rencontres, qui ont été organisés en avril et septembre, avec Jean-Noël Jeanneney (*Concordance des temps*) et Raphaël Enthoven (*Les Nouveaux Chemins de la connaissance*), ont rencontré un vif succès parmi les adhérents. Lors de notre dernière réunion, malgré quelques problèmes techniques, nous avons pu enregistrer une grande partie de l'intervention de Raphaël Enthoven ; s'il nous en donne l'autorisation, nous pourrions en diffuser des extraits sur notre site internet et conserver la totalité dans nos archives.

Internet

Le site internet reçoit une dizaine de visites par jour en moyenne. Le système de paiement en ligne des adhésions et le forum des auditeurs, dont il était déjà question l'année dernière, est toujours en cours de développement.

Nous avons par ailleurs créé une page « Auditeurs de France Culture » sur Facebook, en espérant toucher un plus large public – nous y publions des « annonces » d'événements, telles que les dates des déjeuners-rencontres, qui renvoient sur notre site officiel.

En projet

Après avoir tenté de faire partie (un peu tardivement, hélas), du jury du prix France Culture-Télérama, nous avons cependant obtenu d'assister à la remise du prix lors de l'ouverture du Salon du Livre à la mi-mars.

Nous avons demandé une entrevue avec Olivier Poivre d'Arvor pour ce début d'année ; si elle a bien lieu, nous vous en ferons évidemment un compte-rendu dans le prochain bulletin.

Après quelques contacts avec l'Inathèque, nous serons bientôt en mesure de reconstituer une bonne partie des archives des bulletins de l'association et la conserver sous format électronique et dans notre casier à la MDA.

Rapport financier

Budget 2010

Projet de Budget 2010			
Recettes		Dépenses	
	Montant		Montant
Cotisations 2010	2 000,00 €	Téléphone	0,00 €
		Assurances	110,00 €
		Frais de banque	10,00 €
		Frais divers	400,00 €
		Déplacement	300,00 €
		Frais de poste	400,00 €
		Frais d'impression	400,00 €
		Frais Internet	80,00 €
Total Recettes	2 000,00 €	Total des dépenses	1 700,00 €
Excédant	300,00 €		

Compte de résultats			
Recettes		Dépenses	
	Montant		Montant
Cotisations 2010	2 028,00 €	Téléphone	0,00 €
Nombre de cotisants	112	Assurances	111,00 €
Montant moyen de cotisation	18,11 €	Frais de banque	8,00 €
		Frais divers	542,67 €
Autres recettes	0,00 €	Déplacement	0,00 €
Stock	0,00 €	Frais d'impression & poste	446,05 €
		Frais Internet	0,00 €
Total Recettes	2 028,00 €	Total des dépenses	1 107,72 €
Résultat	920,28 €		

Le projet de budget 2010 prévoyait un exercice avec un excédent de 300 Euros. Le compte de résultats 2010 affiche un excédent de 920,28 Euros.

Trésorerie			
Banque		Association	
	Montant		Montant
Solde au 10/01/2010	6 389,49 €	Solde Banque	7 309,77 €
Solde au 20/02/2011	7 309,77 €		
Solde Trésorerie	7 309,77 €		

Projet de Budget 2011

Projet de Budget 2011			
Recettes		Dépenses	
	Montant		Montant
Cotisations 2011	2 000,00 €	Téléphone	0,00 €
		Assurances	112,00 €
		Frais de banque	10,00 €
		Frais divers	800,00 €
		Déplacement	300,00 €
		Frais d'impression & poste	500,00 €
		Frais Internet	80,00 €
Total Recettes	2 000,00 €	Total des dépenses	1 802,00 €
Excédant	198,00 €		

Laté Lawson
Trésorier.

Plaisirs parisiens, bijoux discrets

Si vous passez par la capitale un vendredi, ne manquez pas la « Nocturne du Louvre ».

Dans la longue salle Denon, tendue de rouge, de jeunes étudiants, des comédiens ou des passionnés de la lecture à haute voix vous attendent, attentifs au tableau qui retient votre attention. Devant « *La liberté guidant le peuple* » d'Eugène Delacroix, l'un vous propose la lecture de la mort de Gavroche. Un autre a retenu un passage de Tristan et Yseult devant « *Francesca et Paolo* » d'Ary Sheffer. Devant « *Les massacres de Chio* », l'une préfère vous décrire le tableau. Des dialogues s'engagent au gré de chacun, c'est tout-à-fait charmant, rafraîchissant. Une belle jeunesse.

On peut alors glisser au rez-de-chaussée dans la salle des sculptures, la Salle Puget par exemple. Sous la verrière, on entend *Le Printemps* de Vivaldi et trois jeunes athlètes, Maghrébins râblés de Créteil ou de Montfermeil, gymnastes accomplis, évoluent, font les exercices de mains à mains, esquissent un combat de boxe, contrepoints magnifiques de ces corps musclés aux gestes contrôlés proches de la perfection comme les œuvres du Marseillais Puget, ou de Girardon : ces nations vaincues par Louis XIV, esclaves enchaînés dans des bronzes admirables. Les visiteurs nombreux, assis au sol prennent conscience de leur pesanteur tout en admirant, ou peut-être en prenant de sages et saines résolutions. Tous repartent sereins, détendus, heureux. Les évolutions dans la salle de Khorsabad, ces Lamassous à cinq pattes, chefs d'œuvre de l'Irak antique sont tout aussi exaltantes.

Ces spectacles d'exception ne font pas l'objet d'annonces tapageuses dans les couloirs du métro ou sur les flancs de l'autobus, c'est plutôt du bouche à oreille, et une lecture attentive des programmes du Louvre. France Culture pourrait les citer. Je m'étonne que Marie Richeux les ait ignorés. Devrait-on traiter cela d'anachronisme ? Ou grincheux, déclarer que le Louvre n'est pas un chapiteau de cirque ?

Lorsqu'à propos de l'amitié de Montaigne et La Boétie, Raphaël nous a fait entendre, sotto voce, « *Avoir un bon copain* », cela m'a fait sourire et me réjouit à la fois. Dans La Fabrique de l'Histoire, Emmanuel Laurentin offre souvent de tels sauts dans le temps et la variété, c'est en fait l'esprit de la Concordance des Temps ; mais n'est-ce pas ainsi que nous vivons, avec toute notre mémoire personnelle et la richesse des archives de Radio France ?

De Paris ou d'Ile de France, nos compagnons de voyage dans le métro et le RER sont des accordéonistes d'Espagne, de Roumanie, du Maroc, d'Italie... Ils m'enchantent avec *La vie en rose*, *Mon amour de Saint Jean*, *Besa me mucho*, *Les feuilles mortes*... Quelle chance qu'ils aient dans leurs doigts ce qui m'a fait danser autrefois ; toujours la concordance des temps ? Alors je dis « bon vent à toute la planète, il est de belles mondialisations ».

Françoise Legré – Zaideline
22 avril 2011

La qualité et la culture

Les mots en -té en français sont des termes féminins désignant des qualités donc des abstractions : beauté, liberté, chasteté, difficulté, possibilité, etc. Malheureusement, ces mots prolifèrent dans la bouche de nombre de journalistes et d'interlocuteurs de France Culture, et ce, dans des emplois distordus qui aboutissent à parler des qualités comme si elles étaient des choses. Certains en inventent de tout à fait barbares comme une « luxuosité », ou « il apparaît en toute manifesteté »... Mais surtout, on emploie des verbes d'action avec les mots en -té comme : « Il s'empare de la possibilité de... », ce qui revient à classer les qualités, et donc la pensée. On peut aisément traduire les horribles expressions telles que : « lorsque la dangerosité a été insérée dans la société russe... » en « depuis que la vie en société est devenue dangereuse en Russie. » Cependant cette matérialisation de la qualité révèle que l'idéologie prégnante dans le discours culturel est que les valeurs sont des marchandises comme les autres.

Danièle Tisserand

Déjeuner – rencontre avec Antoine Perraud

En fait, **ce fut un « Petit-déjeuner – rencontre »**, car notre invité avait des obligations qui l'empêchaient d'être des nôtres à partir de midi. Ce changement d'horaire n'a pas eu de conséquences sur la qualité des échanges **en ce samedi 29 janvier 2011.**

Notre passée Présidente, **Valérie Lotti**, avait préparé un beau discours d'accueil, orné d'un poème d'Émile Sanchis :

LANGUES VIVANTES d'Émile SANCHIS.

<i>Langues vivantes</i>	<i>Langues mêlées ou érudites</i>	<i>Langues vivantes</i>
<i>Sucrées salées</i>	<i>Qui vous visitent</i>	<i>Sucrées salées</i>
<i>Langues savantes</i>	<i>Tous les petits palais</i>	<i>Langues savantes</i>
<i>Un peu mouillées</i>	<i>Langues mêlées cruciverbistes</i>	<i>Un peu mouillées</i>
<i>Langues vanille</i>	<i>Les spécialistes</i>	<i>Langue rebelle</i>
<i>Douces et rosées</i>	<i>Dans les patins roulés</i>	<i>Trop bien pendue</i>
<i>Comme cédilles</i>	<i>Langue insulaire</i>	<i>Et surtout celle</i>
<i>Entrecroisées</i>	<i>Nue et charnue</i>	<i>J'en dis pas plus</i>
<i>Bouche contre bouche</i>	<i>Rouleuse d'R</i>	<i>Bouche contre bouche</i>
<i>Dans un baiser</i>	<i>Rappeuse des rues</i>	<i>Dans un baiser</i>
<i>Langue saxonne</i>	<i>Langue latine</i>	<i>Sois pas farouche</i>
<i>Ou bien mandchoue</i>	<i>Avec les mains</i>	<i>Tendre geisha</i>
<i>Langue bretonne</i>	<i>Langue mutine</i>	<i>Viens ma minouche</i>
<i>Parfum cachou</i>	<i>Crache venin</i>	<i>Donner ta langue</i>
<i>Langue mandingue</i>	<i>Au soliloque en patatoc</i>	<i>Au chat</i>
<i>Ou malinké</i>	<i>Moi je préfère</i>	
<i>À la meringue</i>	<i>Tous ces vocabulaires</i>	
<i>Ou inventée</i>	<i>Qu'ils soient du Caire</i>	
<i>Bouche contre bouche</i>	<i>Ou de Bangkok</i>	
<i>Dans un baiser</i>	<i>Moi j'aime bien</i>	
	<i>Tous ces vocabulaires</i>	

Ces paroles d'une chanson de l'auteur-compositeur-interprète Émile Sanchis ont été choisies pour vous saluer et vous remercier, monsieur Antoine Perraud, au nom des membres de l'Association des auditeurs de France Culture, d'avoir accepté notre invitation.

En effet, ce texte nous a semblé faire écho à l'éclectisme heureux de votre émission. À l'heure où, autour de la table dominicale, les langues se délient, vous nous imposez silence en nous tirant la langue sans impertinence mais non sans malice, parfois – licence qu'à aucun autre que vous nous permettrions. Et vous nous faites visiter les palais du monde entier, traverser les mers et les époques.

Qu'elle soit parlée ou écrite, populaire, verte, littéraire ou argotique, poétique ou vulgaire, classique, morte ou vivante, vernaculaire, ancienne...- la liste est loin d'être close -, la langue ne semble jamais vous être étrangère et nous réserve bien des surprises.

Quant à la vôtre, de langue, comme celle de vos invités choisis, elle n'est jamais ni dorée, ni grasse ; aucun cheveu ne l'encombre, encore moins – chance pour les auditeurs ! – un bœuf ! Elle ne fourche point.

Et c'est plaisir de vous écouter ! On ne pourra pas dire, en effet, que votre émission est ennuyeuse à avaler sa langue ! Mais, je ne voudrais pas vous faire entendre que je donne du plat de la langue. S'il en était ainsi, je me la mordrais ! Aussi, cette langue mal pendue, vais-je la remettre dans ma poche et vous tirer ... ma révérence ! Que cette entrevue vous soit agréable et, s'il vous plaît, ne gardez pas votre langue : dites-nous, Monsieur Antoine Perraud : « **Qui êtes-vous ?** »

Valérie Lotti

Je regrette que votre présidente n'ait pas pu présenter elle-même son mot d'accueil ! Dans ce mot je retiens surtout la notion « d'éclectisme heureux ». Éclectisme, oui ! Est-ce qu'il est heureux ? Merci de le penser. Certains sont fondés à regretter cet éclectisme, dans la mesure où il ne répond pas à une ligne. Je souhaitais justement qu'il y eût une émission sans ligne directrice, répondant à la curiosité, parfois comblée, parfois déçue. Est-ce que cela constitue un programme ? Je ne sais pas. Parfois, en relisant les programmes passés, je me dis qu'ils n'obéissent à aucune logique, sinon la mienne. Quand on me demande : « Qui êtes-vous ? », peut-être que mes programmes, passés, présents et à venir peuvent dessiner cette espèce de mosaïque, qui répond à cette question.

Comment est née l'émission *Tire ta langue* ?

Ce qui s'est passé relève de l'amateurisme et s'avère en partie injuste. L'émission a été créée au milieu des années 1980 par le producteur Olivier Germain-Thomas et Jean-Marie Borzeix, ancien directeur de France Culture, très attaché à la langue française. À l'origine, *Tire ta langue* se voulait une défense et une illustration de la langue française. J'ai fait partie des producteurs tournants, à partir de 1986. J'étais ainsi allé voir Alfred Sauvy pour le faire parler de son article paru en 1953 dans *Le Monde*, qui fut le premier cri contre le « franglais ». On se souvient du *Parlez-vous Franglais* d'Étiemble, mais ce fut plus tard, en 1964.

Mon intérêt pour l'émission fut encouragé par Olivier Germain-Thomas, qui me poussa au direct. Ma première expérience fut, en 1988, avec le Père Alexandre, l'auteur du *Horsain* (1) (ce mot désigne l'étranger dans le Pays de Caux). Dans ce livre de la collection « Terre humaine », l'auteur racontait la vie d'un curé au milieu des taiseux, entre Yvetot et Fécamp. Je me souviens de ce premier « direct » : j'avais une peur bleue ! Le père Alexandre, qui était un habitué des ondes (il avait une chronique sur FR3 Normandie), m'avait invité à boire un whisky. Et comme c'était l'une des premières fois, à 28 ans, que je buvais un alcool aussi fort, nous avons enregistré cette émission dans un état ... désinhibé.

Je suis arrivé à France Culture en janvier 1986, cela fait aujourd'hui vingt-cinq ans, grâce à Jean-Marie Borzeix, croisé lors de mes études au CFJ (Centre de formation des journalistes). Je revenais de Corée, où j'avais effectué ma coopération, et le directeur me confia le *Une vie, une œuvre* consacrée à Jacques Bainville. Personne ne voulait produire une émission sur cet historien appartenant à l'Action française, mort en 1936 — nul ne sait donc ce qu'eût été son attitude sous l'occupation.

Personne n'entendait en parler sur France Culture. Voilà pourquoi Jean-Marie Borzeix me dit quand je vins le voir à mon retour de Séoul : « Il n'y a pas de place dans la grille, mais là, j'ai une émission... ». Et il m'a envoyé dans les pattes de Michel Cazenave, qui était fou furieux parce qu'il ne voulait pas de cette émission ; il ne m'a donné aucune consigne et m'a laissé faire, avec une réalisatrice. Ensuite, il y a eu d'autres émissions et, de fil en aiguille, je suis donc devenu collaborateur régulier de *Tire ta langue* que supervisait et coordonnait Olivier Germain-Thomas qui, à l'époque, avait toute la tranche de la fin de l'après-midi. *Tire ta langue* avait évolué, passant de petits modules, vers une émission d'une heure, avec des documentaires ou des entretiens.

En 1991, Olivier Germain-Thomas a décidé de prendre du champ. Il m'a dit : « Je vais vous confier l'émission. » J'étais très touché mais un rien dubitatif : je le soupçonnais de ne pas choisir pour lui succéder quelqu'un de trop « capé » dans la chaîne, au cas où il désirerait reprendre les commandes, de façon que je lui laisse à nouveau le champ libre. Mais non, cela partait d'une authentique générosité, il n'est jamais revenu. Toutefois ce cadeau était injuste, parce que je n'étais pas celui qui méritait le plus cette émission, par rapport à d'autres producteurs plus anciens, plus compétents, en particulier Marie-Christine Navarro.

Depuis 1991, je veille aux destinées de cette émission ; ce qui consista d'abord à coordonner différents documentaires. Au début, j'ai organisé des réunions, mais j'ai constaté qu'elles ne servaient à rien. J'ai demandé qu'on m'adressât des propositions par écrit. De mon côté, je suggérais certains sujets.

Quand je suis arrivé à France Culture, une grande tension existait entre les producteurs, qui avaient l'éternité devant eux, et les journalistes. Ceux-ci, introduits par Jean-Marie Borzeix, lui-même journaliste à l'origine, commençaient à occuper quelques responsabilités dans cette chaîne, en usant d'un ton qui ne ressemblait pas tout à fait à ce long et magnifique brame auquel nous étions habitués sur France Culture. Advenait alors une sorte de tempo un peu plus sautillant. Ce n'était rien par rapport à ce qu'on entend aujourd'hui, mais cela faisait grincer beaucoup de dents à l'époque. Étant moi-même journaliste (je travaillais depuis 1987 à *Télérama*), j'étais sous surveillance ! Il a fallu faire ses preuves, montrer qu'on n'était pas uniquement là pour se saisir de l'actualité.

Par ailleurs et surtout, j'ai commencé à n'en faire qu'à ma tête, et Jean-Marie Borzeix m'appelait pour me dire : « Écoutez, c'est insupportable ! Rien ne va dans cette chaîne ; je confie une émission de philosophie qui devient une émission sur les arts, je confie une émission d'histoire qui devient une émission de philosophie ; et vous, je vous donne une émission sur la langue et c'est tout à fait autre chose ! ».

Je me souviens d'une émission qui m'avait demandé énormément de travail ; j'étais allé explorer les archives de l'INA pour y écouter toutes les occurrences concernant la guerre d'Indochine. Or, on parlait à peine de la guerre d'Indochine à l'époque. J'avais retrouvé, rapatriés de Radio Saïgon, les chroniques et les reportages martiaux de Joseph Crampes, devenu Jacques Chancel. Il y avait donc vraiment de quoi faire une émission qui s'intitulait *Comment on vous parlait de la guerre d'Indochine*. J'essayais de montrer qu'une guerre coloniale, non dite, finit par hanter l'inconscient national, surtout qu'à peine terminée, une autre commençait. Je trouvais intéressant de faire entendre comment la France, de 1940 à 1962, n'avait cessé de vivre avec une voix sortie des Actualités, assez sépulcrale, annonçant des morts...

Et là, Patrice Gélinet, qui produisait une émission d'histoire, est allé voir Jean-Marie Borzeix pour se plaindre : « Il marche sur mes plate-bandes ! » Voilà pourquoi Jean-Marie Borzeix m'avait passé ce coup de fil. Il avait de toute façon bien vu que je m'amusais plutôt que de tracer un sillon, ce qui débouchait sur un éclectisme qu'il jugeait malheureux. Et quand je le vois aujourd'hui, il me déclare : « Votre émission est peut-être menacée, je n'en sais rien ; mais elle ne le serait pas, j'en suis sûr, si vous aviez résolument campé dans le domaine d'une défense et illustration de la langue française, parce qu'elle serait alors absolument unique et que vous auriez des soutiens appropriés. ».

À l'arrivée de Patrice Gélinet à la direction, en 1997, nous avons introduit un petit entretien à la suite des documentaires. Patrice Gélinet et Antoine Spire, qui ont toujours été vraiment chaleureux avec moi, ont eu l'idée de me « marier », c'était leur terme, avec Madeleine Mukamabano, qui produisait une émission intitulée *Antipodes*. Ils ont décidé d'un grand module d'une heure et demie, comportant un entretien de trente minutes que mènerait Madeleine, mais en me demandant d'être présent. Et Madeleine m'a clairement fait comprendre que ce mariage arrangé ne l'arrangeait pas. Alors nous avons divorcé à l'amiable. Elle a demandé sa demi-heure et moi je suis resté avec une heure composée d'un documentaire de quarante minutes et d'un entretien de vingt minutes. Parfois l'entretien répondait au documentaire, comme un clin d'œil. Parfois le rapport était plus que ténu ... J'aimais beaucoup une telle formule : le documentaire c'est quand même l'art radiophonique par excellence.

Ensuite Laure Adler m'a proposé, avec cette façon de vouloir rendre la chaîne un peu plus vivante à ses yeux, une heure de direct. Et j'ai accepté, à la condition, aussitôt acceptée, de garder le chroniqueur Philippe Barthelet, et surtout de faire appel à des comédiens pour lire les textes en direct. Avec le direct, les réalisateurs (Françoise Camar puis Franck Lilin) ont contribué à créer une ambiance extraordinaire. L'émission, grâce aux lectures, devenait comme une offre de preuves, virant parfois au commentaire de textes à la française.

Souvent les textes, comme les archives, viennent illustrer et ponctuer ce qui a été dit. Nous propositions tout le contraire : le discours radiophonique rebondissait sur un document. Cela fait partie de mes meilleurs souvenirs. Parce que la radio, c'est soit du documentaire, c'est-à-dire une haute écriture, une coulée sonore très bien construite, soit la magie du direct. Avec un comédien qui peut parfois se tromper ou au contraire surprendre (je me rappelle Jean-Pierre Cassel dans un court extrait des *Trois Mousquetaires* ; il devait lire la fameuse scène de l'exécution de Milady de Winter : il jouait en direct avec le microphone, il s'est reculé — je me demandais ce qu'il faisait — et cela rendait parfaitement une voix lointaine et lugubre).

Le directeur suivant, David Kessler, s'est empressé de supprimer *Tire ta langue*, et son adjointe Laurence Bloch, aujourd'hui à France Inter, m'a dit, comme si j'étais daté au carbone 14 « Mais enfin, c'est une émission créée par Olivier Germain-Thomas !... » Ils m'ont proposé une compensation, influencés par Emmanuel Hoog, alors directeur de l'INA, aujourd'hui à l'Agence France Presse. Cet homme, énarque épris de culture, avait suggéré à David Kessler, premier énarque nommé à la tête de France Culture, de lancer une émission qui mettrait en valeur les archives de l'INA. Il avait avancé mon nom. Il me connaissait grâce à Jean-Noël Jeanneney, qui m'avait inclus dans une commission qu'il présidait, chargée de sélectionner les émissions à sauvegarder d'urgence, dans le cadre d'un plan de sauvetage de l'INA financé par l'État. On m'a donc retiré *Tire ta langue* pour m'offrir *Jeux d'archives*. Je l'ai produite avec grand plaisir pendant trois ans.

Et puis arrive Bruno Patino en septembre 2008. Nous avons un léger contentieux, puisque c'est lui qui avait accepté de me licencier de Télérama en 2006, sur la demande de la toute nouvelle directrice de la rédaction : Fabienne Pascaud. Quand on vient d'être nommé, on a droit à quelques caprices. Et j'ai été le caprice singulier de cette dame, qui exigea ma tête. Je reçus une lettre de licenciement avec pour motif : « Abus de la liberté d'expression. ». Ce fut ma légion d'honneur.

Le Président de Télérama devient donc directeur de France Culture et me retrouve sur son chemin. Il a commencé par déplacer *Jeux d'archives* du samedi après-midi au jeudi soir, tout en m'assurant qu'évidemment, il ne toucherait pas à l'émission. J'ai alors compris qu'elle serait supprimée. Puis j'ai subi la technique de l'« étrangleur ottoman ». En septembre 2009, Bruno Patino m'a fait passer d'une heure à une demi-heure en recréant *Tire ta langue*. Excellente nouvelle cependant : *Tire ta langue* ressuscité est diffusée le dimanche à midi. Et ce à la suite d'une locomotive plus puissante que Pacific 231 : *L'Esprit Public*, qui fait remonter l'audience, après la légère aboulie de *La Messe*. Me voilà donc très bien exposé dans la grille. Je regrette cependant qu'une demi-heure ne permette qu'un entretien sans véritable moyen de relance propre à nos ondes. Je regrette surtout la disparition du chroniqueur Philippe Barthelet. Je regrette de ne plus pouvoir offrir de documentaire, ni de pouvoir organiser l'émission comme un mécanisme d'horlogerie. Je ne peux plus faire cette expérience de « chimie radiophonique » que permet le direct, en se disant que tel texte devrait entraîner telle réaction... Même si je suis satisfait que l'horaire dominical ait permis de faire découvrir l'émission à des auditeurs qui ne la connaissaient pas, je reste un peu sur ma faim...

Quelle différence y a-t-il entre un producteur de radio et un réalisateur ?

La définition du producteur de radio existe, me semble-t-il, uniquement dans le *Dictionnaire Culturel* d'Alain Rey, hors de prix, en quatre volumes (Le Robert). Un producteur de radio, ce n'est pas celui qui finance ; c'est celui qui, normalement, apporte l'idée radiophonique. Or moi, je suis producteur sans l'être, puisque j'ai chaussé les charentaises radiophoniques d'Olivier Germain-Thomas. C'est important d'être considéré comme producteur, parce que cela implique une notion d'auteur, notion qui est du reste en train de disparaître, parce qu'il y a dans le monde une grande bataille entre le droit d'auteur à la française (Beaumarchais, 1777), et le copyright américain. La partie se joue en particulier — et elle est en passe d'être perdue — dans les anciennes démocraties populaires d'Europe centrale et orientale. Allaient-elles adopter un droit d'auteur à la française, ou allaient-elles s'aligner sur l'Amérique ? Hélas, on connaît la réponse : la vieille Europe est détachée de l'Europe centrale et orientale, qui se projette dans le modèle américain. De plus, la notion de droit d'auteur est en train d'être totalement bouleversée par la révolution numérique.

À France Culture, le droit d'auteur est respecté, au point même (et cela m'a toujours fait rire) qu'une émission que vous connaissez, *À voix nue*, est très très mal payée, parce que cette émission date du temps où les dialogues étaient écrits pour la radio. C'est seulement vers 1956 qu'on a entendu sur les ondes nationales une voix en pleine liberté, celle de Paul Léautaud. Léautaud fut prodigieux et longtemps unique. Quand vous écoutez les entretiens magnifiques entre Francis Crémieux et Louis Aragon de 1963, il n'y a pas de place pour l'improvisation — ces entretiens ont d'ailleurs été publiés chez Gallimard, sans changer une virgule. Il en va de même pour les échanges entre André Parinaud et André Breton, qui datent de 1952 : vous entendez que tout est écrit. Si bien que lorsque vous interrogez quelqu'un pour *À voix nue*, vous touchez la moitié du cachet ; l'autre moitié devant aller, originellement, à la personne qui a rédigé le texte. Aujourd'hui que personne ne rédige plus, l'autre moitié va dans la poche de la radio. Quand un producteur fait remarquer : « Ce n'est pas cher payé... », on lui répond : « Oui, mais vous vous rattrapez en droits d'auteur, parce que c'est bien classé à la SCAM ! » Bref, pour vous dire que c'est si bien défendu, que c'en est parfois légèrement archaïque. Et donc, le producteur, qui est censé être l'auteur de l'émission, est reconnu comme tel et touche des droits d'auteur. J'ai mis très longtemps à m'en apercevoir. C'est Olivier Germain-Thomas qui, un jour, m'a dit : « Mais vous ne déclarez pas à la SCAM ? ! » Je ne savais pas que cela existait. Et je me suis rendu compte que cela permettait de recevoir, sous forme de droits d'auteur, à peu près un tiers de la somme globale que le producteur touche pour ses émissions.

Le producteur est parfois producteur-coordonateur, quand il fait faire. Mais cette situation est en passe de disparaître. Patrice Gélinet puis Laure Adler ont voulu s'attaquer à ces baronnies. Par exemple, Michel Cazenave faisait faire, en tant que producteur-coordonateur, quantités d'émissions.

La chaîne, du temps d'Yves Jaigu, ce directeur extraordinaire qui est resté de 1975 jusqu'en 1984 et qui a aujourd'hui 87 ans, avait accueilli des petits jeunes qui gravitaient autour d'un journal gaulliste, qui s'appelait *L'Appel*. Et c'est comme cela que sont venus Olivier Germain-Thomas (né en 1943), Michel Cazenave (né en 1941), ou Patrice Gélinet (né en 1946), devenu gaulliste après un parcours d'extrême droite. Ces émissions étaient donc distribuées par des producteurs payés pour faire faire. Ce qui pouvait être un peu gênant parfois... La chaîne a été réorganisée de façon que chacun fût producteur de soi-même. Désormais, il y a très peu d'émissions ainsi distribuées par un coordinateur à des producteurs tournants, telles *Une vie, une œuvre*, que coordonne Matthieu Garrigou-Lagrange. La plupart du temps, on est producteur délégué, c'est-à-dire qu'on produit sa propre émission.

C'est alors qu'un duo se forme, comme deux bœufs sous le même joug censés travailler ensemble, composé du producteur et du réalisateur.

Le réalisateur n'a pas tout à fait le même rôle s'il s'agit d'un entretien (en direct ou en P.A.D.), ou d'un documentaire. En ce dernier cas, il y a un véritable travail de longue haleine, que j'aimais beaucoup.

Quand on monte un documentaire, que garde-t-on, qu'enlève-t-on ? Comment est bâtie ce qu'on appelle « la matrice » ? Autrefois, c'étaient des bandes que le réalisateur coupait avec sa paire de ciseaux. Désormais, cela se fait avec l'informatique. J'adorais ce travail : la danse du scalp face aux multiples bandes enregistrées au Nagra. Certains réalisateurs pouvaient passer vingt minutes pour obtenir « une queue d'aronde », c'est-à-dire couper la bande d'une certaine manière, de façon que l'on n'entendît pas la coupe... Aujourd'hui, je ne peux pas écouter France Info, parce que ce sont les journalistes qui abattent le travail eux-mêmes : on entend des respirations coupées en dépit du souffle humain, on entend le charcutage du son. Combien de temps France Culture restera-t-elle à l'abri de cette barbarie des ondes ? Très longtemps, nos ayatollahs du son eurent une volonté d'atteindre à une perfection singulière. J'aimais le moment où, à la fin d'un entretien mené en vue d'un documentaire, le réalisateur enregistrait, avec un immense sérieux, du... silence. Nos interlocuteurs étaient toujours très surpris. Cela ressemblait à un gag. Pourquoi ce rite ? Pour enregistrer de l'ambiance, une voiture qui passe... De façon qu'au montage, on pût introduire le silence de la pièce, ou l'atmosphère sonore parvenant du dehors, et que la coupe ne s'entendît pas.

Aujourd'hui, se profile peut-être une fusion des métiers. Quid de l'ingénieur du son ? Vous savez, celui que nous désançons en disant « Prise de son » ou « À la console technique »... Leur métier va-t-il demeurer bien distinct ?

Longtemps, le producteur était le maître d'œuvre jusqu'au moment où il fallait toucher à la bande. Il n'avait absolument pas le droit d'y toucher. J'aurais pu provoquer une grève en venant avec une paire de ciseaux. Le montage se fait en dialogue avec le réalisateur. Arrive ensuite le mixage, où il s'agit de marier avec de la musique, d'introduire des archives, de procéder à tout un travail sur le son. À ce moment-là, en tant que producteur, je me sentais totalement dépossédé. Ce n'était plus qu'une affaire entre le chargé de réalisation et le technicien. Pour ma part, je n'avais plus mon mot à dire, sauf pour enregistrer ce qu'on appelle les « chapeaux » ; ou bien, de temps en temps, une surimpression (vous savez, quand sur la voix d'un intervenant, on précise au microphone « René Rémond... », histoire que l'auditeur sache qui lui parle). Je n'étais donc plus là que pour dire trois petits mots. La technique régnait. Et le réalisateur, longtemps mon compagnon, entamait un compagnonnage avec le technicien. Je me sentais comme dessaisi d'un enfant que j'avais cru mien : le producteur était moteur, c'était lui qui avait interrogé après avoir préparé les entretiens. Par exemple, pour une « Vie une œuvre » consacrée à Confucius à l'automne 1986, c'est moi qui avais décidé d'aller voir Étiemble. Au montage, j'avais décidé ce qu'on garderait de lui. Et au mixage, j'avais cru pouvoir dire : « Nous allons faire entendre telle musique chinoise... », « Ah ! Non, non ! Ça n'est plus de ton ressort », m'avait répondu la réalisatrice. Il en était du reste très bien ainsi, parce qu'il faut être capable de se refréner. Sinon, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Tout est déséquilibré en faveur du seul producteur. Celui-ci voit donc son travail fondé sur une sorte de frustration finale, dans le cas d'un documentaire, quand il travaille avec un réalisateur légitime, expérimenté, créatif, qui sait ce qui lui revient.

Aujourd'hui, dans des émissions en direct ou en semi-direct, le réalisateur joue un rôle moindre. Vous savez qu'une émission est captivante, réellement, quand le réalisateur arrête de discuter de l'autre côté de la vitre avec le technicien. Ce sont nos premiers auditeurs. Récemment, j'ai reçu Luba Jurgenson, une traductrice et critique d'origine russe, professeur à l'Université de Paris IV. Tout à coup, je lui demande, presque incidemment : « Pourquoi n'avez-vous pas d'accent ? », ce qui peut être indélicat — la langue est aussi une façon de forer plus que de raison dans les fors intérieurs, tellement elle touche à l'intime. Luba Jurgenson me répond à quel point elle avait voulu ne pas avoir d'accent. Elle use d'une métaphore extrêmement personnelle, en disant que l'accent c'est comme la porte d'une chambre : parfois on veut la fermer pour être seul, sans être dérangé. Donc, la meilleure façon, c'est de ne pas avoir d'accent, sinon on est toujours questionné à ce sujet, comme si une porte était continuellement entr'ouverte. C'est rare d'entendre une telle intelligence, fondée sur de l'intime, mais qui ne devient pas de la radio réalité, comme il y a de la télé réalité. On n'était pas dans la « pipolisation ». Et là, j'ai senti deux regards et surtout quatre oreilles (le réalisateur et le technicien), derrière la vitre, en cabine... Je me suis dit « C'est gagné ! ». Ils étaient tout ouïe.

Après la diffusion, tous les commentaires sur le site internet de *Tire la langue* concernaient un morceau de musique qu'avait ajouté le chargé de réalisation Franck Lilin. Il avait trouvé cette conversation tellement dense, qu'il avait inséré un long morceau d'accordéon de Victor Vlassov, qui s'intitule *Goulag*. C'était son apport essentiel. Minimal mais essentiel. Une demi-heure c'est court, mais là, je crois qu'il faut que l'auditeur puisse respirer. Franck Lilin aimait travailler avec les comédiens avant 2006. C'est moi qui sélectionnais les extraits à lire, mais c'est lui qui choisissait les comédiens et souvent il procédait à des choix très intéressants. Parfois, l'émission n'aurait pu avoir une telle couleur sonore sans ses partis pris esthétiques. Franck Lilin donnait alors le meilleur de lui-même comme réalisateur.

Est-ce que devant vos invités, vous utilisez, comme vous l'avez fait aujourd'hui, les imparfaits du subjonctif ?

Oui, l'imparfait du subjonctif m'amuse, parce que c'est un marqueur. Il y a des chiens qui lèvent la patte. Moi j'utilise l'imparfait du subjonctif. En ces temps où il faut presque s'excuser d'avoir comme une sorte de petit renvoi de culture générale, cela m'amuse d'en placer un. Pourquoi faudrait-il se retenir s'ils vous viennent à l'esprit ? J'ai lu des commentaires sur la Toile à ce sujet. Il y a quelques zozos qui tiennent forum et le zozo en chef me compare à Achille Talon : «Perraud talonesque»... Cet auditeur contempteur me fait rire : il s'en prend à moi avec une rage qui se niche, Dieu sait pourquoi !, dans les subjonctifs imparfaits. C'est comme si je lui crachais à la figure. Quand j'ai constaté son petit trauma, je me suis dit qu'il ne fallait surtout pas s'arrêter. Puisque cela devient interdit, il va falloir continuer...

François Mitterrand avait obtenu, en 1974, la voix de Roger Peyrefitte (cela ne lui servit à rien), parce qu'il avait employé un subjonctif imparfait. Roger Peyrefitte avait raconté cela, très fier de lui, dans Le Petit Rapporteur à la télévision. François Mitterrand avait déclaré pendant la campagne électorale : « Il faudrait que la gauche gagnât ». C'est un subjonctif imparfait extraordinaire, parce qu'il suit un conditionnel présent (une circulaire datant de 1901 stipule qu'il s'agit là d'un archaïsme dont nous pouvons faire fi). Dans le cas de Mitterrand, le subjonctif ainsi employé renforçant l'idée de doute : chacun pouvait donc comprendre que la gauche avait déjà perdu, dans l'esprit de son prétendu champion !

Pour vous répondre de façon personnelle, chaque fois que le sujet du subjonctif imparfait ressort, j'entends la voix d'une vieille amie de mes parents (je suis issu d'un milieu d'enseignants catholiques de gauche installés dans le Ve arrondissement de Paris), qui m'appelait « Le p'tit con d'Henri IV ». Si bien qu'à chaque fois que je me livre à un subjonctif imparfait, j'entends cette institutrice, née en 1923, toujours vivante, prénommée Georgette. La concordance des temps devient donc délicate : il me faut faire attention à ne pas manquer mon subjonctif imparfait, tout en ne perdant pas le fil de mon propos et tout me disant « Tiens ! Je suis le p'tit con d'Henri IV ! » Parfois, il y a donc un silence. Ce silence ne ressortit pas de la béatitude d'avoir expectoré un subjonctif imparfait : je pense alors à la voix de ma conscience, à Georgette, qui me fustige...

Vous faites une place au silence dans votre émission, et il a sa place parce qu'il n'y a pas de langue de bois. Le silence est lui aussi parlant... Il laisse la place à l'incertitude.

Silence et incertitude... Je crois que c'est Beethoven qui disait : « Mes silences sont plus importants que ma musique ». Le silence est presque ontologiquement radiophonique. Le producteur que j'admire le plus, à l'heure actuelle, c'est Alain Veinstein : ses émissions, diffusées la nuit, sont enregistrées l'après-midi mais sont comme déjà nocturnes. Cette façon qu'a Veinstein d'accompagner les propres silences de son invité, ou de faire chavirer un instant l'auditeur en interrompant le flux habituel, je la trouve extraordinaire. C'est un maître en la matière. Je vous dis cela d'autant plus librement que je ne le connais pas. Je l'ai aperçu une ou deux fois, notamment après que j'avais été licencié de Téléràma : il avait eu un mot gentil dans un couloir. Pour moi, c'est un oiseau de nuit que je croise en plein jour une ou deux fois par an. Je le salue, il me répond, mais je suis sûr qu'il ne me reconnaît pas. Cela fait vingt-cinq ans que nous nous croisons ainsi. C'est comme cela, à la radio, et c'est très bien ainsi.

Le silence est chez moi récent. C'est peut-être lié à l'âge. Quand j'ai eu cinquante ans, voilà peu — je suis né en 1959 — je me suis dit : « C'est curieux, j'arrive à un stade où, d'un point de vue radiophonique, on n'est pas encore aussi gâteux que l'était Jean de Beer vers la fin, et on n'en est plus au niveau du « J'cause dans le poste, j'ai toujours le dernier mot, m'as-tu vu quand je pose mes questions ? » Bref, je n'ai plus ce côté Castafiore de France Culture, parfois audible chez certaines jeunes pousses : « Ah ! Je ris de me voir si belle en ce micro... ». Quand j'écoute (mais cela m'arrive rarement parce qu'il faudrait avoir le temps d'être narcissique, et surtout masochiste) les premières émissions que je produisais, j'avais un petit ton « C'est moi que v'là ». Et ce ton, je le reconnais parfois aujourd'hui chez d'autres sur France Culture. Le silence devrait plus souvent regagner ses droits radiophoniques. Ensuite, je ne sais pas à qui devraient échoir de tels droits d'auteur...

Pour ce qui touche à l'incertitude, c'est le seul avantage que je trouve à l'absence de direct. En direct, vous pouvez prendre des risques, l'auditeur y sera d'autant plus sensible qu'il sentira une sorte de vibration ; mais vous ne pouvez pas prendre de risques inconsidérés. Parce que si votre invité n'est pas capable de répondre, dit n'importe quoi, s'effondre, comment rattraper l'affaire en direct ?

Par exemple, je n'aurais pas osé poser en direct la question sur l'accent à Luba Jurgenson. J'ai osé aborder cette part intime parce que si cela n'avait débouché sur rien, nous pouvions couper. C'est un avantage dont j'essaie parfois de tirer parti, mais il faut un interlocuteur dont on sent qu'il a une véritable épaisseur.

Il faut bien reconnaître, même si c'est fâcheux, que vous connaissez parfois mieux le livre que les gens qui l'ont écrit, parce qu'ils l'ont rédigé une année auparavant, alors que vous venez de le lire. Certains invités sont tellement loin de leur ouvrage qu'en leur posant des questions, vous avez l'impression d'être l'auteur glissant, pour vérifier, des colles à un journaliste qui n'a pas lu le livre ! Vous osez des questions profondes et votre interlocuteur répond dans la vacuité, dans les généralités, dans les truismes... Avec des gens pareils, on ne peut pas aller vers de l'incertitude. La dernière chose que vous avez dite, concerne notre statut, comme si nous étions les derniers des Mohicans, pour la culture. Voilà une question à laquelle je suis extrêmement sensible.

Nous vivons une panne de transmission, avec des paradoxes incroyables : je me sens plus proche d'un arrière grand-père que je n'ai pas connu, qui est mort en 1951 et dont je déchiffre les notes qu'il laissait en marge de Lamartine ou de Chateaubriand, que de mon fils aîné de vingt ans, qui possède une culture absolument pas livresque et que j'ignore. Il me considère comme un diplodocus. Il y a une véritable rupture épistémologique (dirait-on sur France Culture) entre lui et moi, alors qu'un homme qui était né en 1866 et qui mourut en 1951 m'apparaît comme mon semblable, mon frère, lorsque je retrouve les traces de ses écrits.

Or je suis persuadé que France Culture est un lieu très important, qui ne prend pas toujours toute la mesure de sa mission, j'ose dire le mot, par rapport à cette panne de transmission. Il faut encourager les gens qui lisent encore et toujours à résister, à essaimer, tout en amenant aux livres ceux pour lesquels une telle pratique culturelle ne va pas de soi.

Voilà pourquoi j'aimais faire lire des textes. Chacun était à égalité : ceux qui connaissaient depuis toujours comme ceux qui n'en avaient jamais entendu parler. Ainsi, j'avais à la fois l'impression de transmettre et d'obliger, comme je le faisais avec Jeux d'archives, à écouter. Tant de choses nous passent désormais par les oreilles que nous n'écoutons plus rien. Alors faisons un arrêt sur écoute, un arrêt sur ouïe, comme existe Arrêt sur image, l'émission de Daniel Schneiderman devenue un site internet. Tâchons que les gens n'aient plus cette espèce de mélasse continue dans leurs conduits auditifs, mais se disent « Tiens ! Qu'est-ce que voulait dire ce mot, ce bout de phrase, ce paragraphe, ce texte ? » Tâchons qu'il soit parfois possible de s'arrêter, de réfléchir, de trier, d'expertiser : de déceler en quoi un mot fait avancer les choses ou, au contraire, dit n'importe quoi. Voilà sans doute une façon assez politique, au meilleur sens du terme, de s'arrêter sur ce qui est censé nous passer à travers le crâne : établir une écluse qui permette que le son ne soit pas uniquement du flux, mais devienne du signifiant.

Si demain, on vous proposait la direction de France Culture, l'accepteriez-vous, et pour y conduire quelle politique ?

Il n'y a aucune, mais vraiment aucune chance que cela m'arrive. D'abord parce que je n'en ai pas les capacités, mais surtout parce que je n'en ai pas envie. Ce rôle échoit à des gens qu'on sent prêts à mordre dans de tels quartiers de viande. Jusqu'à présent, j'ai réussi, partout où je suis passé, à échapper à la moindre responsabilité. Sauf quand j'étais producteur-coordonateur de Tire ta langue. Mais j'essayais alors de ne pas introduire de rapports de pouvoir. Je trouve le pouvoir absolument écœurant. J'en parlais l'autre jour avec Edwy Plenel, qui dirige le site Mediapart où je travaille, et je lui disais : « C'est curieux, tu es l'un des seuls que je connaisse (avec Jean-Marie Borzeix) qui ne prenne pas sur autrui son tribut de chair fraîche lié au pouvoir ».

Ce qui me fascine dans le pouvoir, c'est son côté obscène. Quand vous êtes un homme de pouvoir, vous vous attaquez, comme un prédateur, à des femmes qui viennent à vous comme des fleurs. Puisque, hélas !, tout cela est dialectique. Ce n'est pas seulement un satyre qui s'attaque à une âme qui n'appartiendrait qu'à Dieu. J'ai pu observer ce mouvement que Proust a très bien décrit à propos des hommes-fleurs : cette danse nuptiale par rapport au pouvoir, c'est la métaphore de ce que je déteste. La subordination, l'assujettissement, l'arrivisme forcené, le côté prédateur... Alors bien sûr, on peut le faire sans être prédateur. Et Jean-Marie Borzeix l'a admirablement prouvé.

Si je refuse ce qu'on ne me propose pas, si je n'envisage pas la moindre position de décideur, c'est peut-être parce que quelque chose en moi me dit que je ne serais pas assez fort, assez honnête, pour ne point me livrer à ce ballet immonde. Et que je serais comme les autres. C'est possible. J'ai vu beaucoup d'expériences — je vous parlais de chimie radiophonique tout à l'heure — de chimie humaine. Vous placez un homme ou une femme à un poste de direction. Aussi sympathique soit-il ou elle, le (ou la) voilà devenu(e) monstre. Peut-être que je deviendrais un tel monstre ; et donc, pour ne jamais devoir me livrer à un examen de minuit, je refuse à l'avance l'abjection potentielle de toute promotion putative ...

Antoine Perraud

Prochain déjeuner – rencontre

Notre invité sera :

**Le Directeur de France Culture, Monsieur Olivier Poivre d'Arvor,
le samedi 22 octobre 2011.**

Des représentants de votre association ont été reçus par Monsieur Poivre d'Arvor, dans les locaux de France Culture, le mardi 22 mars dernier. **Voir la synthèse de notre entrevue en page 13.** Au cours de cet entretien, les relations entre notre association et la chaîne ont été évoquées. Et le Directeur de France Culture a accepté de venir vous rencontrer lors d'un déjeuner – rencontre pour répondre à toutes vos interrogations sur l'évolution de votre station de radio préférée. C'est donc un événement important. Nous pourrions aborder tous les sujets qui nous préoccupent, indiquer nos ressentis face aux évolutions de France Culture, et comprendre quelle stratégie préside à l'action du nouveau Directeur.



RADIO France présente ainsi notre invité :

Après un DEA de philosophie, il occupe les fonctions de conseiller littéraire auprès des éditions Albin Michel (1980-1982), puis aux éditions Balland (1982-1984). Avant de créer, avec Philippe Thureau-Dangin, l'hebdomadaire TEL (Temps, Économie, Littérature/1984-1985), il publie dans différents journaux (Art Press, Le Matin de Paris...).

Tout en travaillant avec le metteur en scène Alain Knapp, il fonde sa propre compagnie de théâtre, le Théâtre du Lion, installée en Normandie (1984-1987) et présente, comme acteur principalement, des textes de Calderon de la Barca, Beckett, Cocteau. Pour la création des Enfants terribles sur scène, il rouvre à Paris le Théâtre Grévin (1986).

Lauréat d'une bourse Villa Médicis hors les murs (États-Unis, 1987), il exerce différentes fonctions dans le réseau culturel français à l'étranger : directeur du Centre culturel français d'Alexandrie (1988-1990), réouverture de l'Institut français de Prague (1990-1994), puis direction de l'Institut français du Royaume-Uni en tant que Conseiller culturel auprès de l'Ambassade de France à Londres (1994-1999).

De février 1999 à août 2010, il dirige l'Association française d'action artistique (AFAA), dépendant du ministère des Affaires étrangères et du ministère de la Culture et de la Communication, devenue en 2006 après fusion avec l'Association pour la diffusion de la pensée française (ADPF) Culturesfrance, avec des compétences élargies.

En 2005, il produit à Toulouse la première édition du Marathon des mots, un festival à la croisée de la parole et du texte. Aujourd'hui deuxième rencontre littéraire en France par sa fréquentation, le Marathon des mots a tenu sa septième édition en juin 2011.

Il est l'auteur de divers romans et essais, dont certains écrits avec son frère Patrick. Ses ouvrages les plus connus sont Le Voyage du fils, Courriers de nuit, Coureurs des mers, Pirates et Corsaires ainsi que Le monde selon Jules Verne.

En 2007, il intègre le Quai d'Orsay par la voie du tour extérieur comme ministre plénipotentiaire.

En 2009, il est envisagé de le nommer à la tête de la Villa Médicis, que quitte Frédéric Mitterrand devenu ministre de la Culture et de la Communication, mais c'est Éric de Chassei qui est nommé directeur de l'Académie de France à Rome - Villa Médicis.

Pressenti en 2010 pour une nomination comme ambassadeur, il préfère accepter la direction de France Culture — en remplacement de Bruno Patino en partance à France Télévisions — qu'il exerce depuis le 6 septembre 2010. Olivier Poivre d'Arvor a rejoint en 2010 le jury du Prix Méditerranée.

Votre bureau souhaite vous associer à la préparation de cette rencontre et vous propose de réfléchir aux questions que nous pourrions poser. Il a demandé à Henry Faÿ de préparer notre réflexion et celui-ci vous propose d'organiser la discussion autour des thèmes suivants :

Voir page suivante n°12

Afin d'utiliser au mieux le temps qu'Olivier Poivre d'Arvor a bien voulu nous accorder, nous vous proposons de nous envoyer, à l'adresse habituelle (MDA de Paris 3^e), les thèmes qu'il vous semblerait intéressant d'aborder ou les questions que vous souhaiteriez poser à notre invité. Le conseil d'administration se chargera de synthétiser les questions et remarques portant sur un même thème.

Nous vous suggérons d'aborder avec Olivier Poivre d'Arvor les points suivants :

1. Orientation générale de France Culture et comment France Culture se situe par rapport aux autres chaînes :

Questions à poser : Comment voyez vous France Culture dans le paysage radiophonique français? Quelle est son originalité essentielle?

2. Types d'émissions :

Émission de plateau en direct ou faux direct avec invités ; émission construites, émissions encyclopédiques, fictions ; retransmission de conférences ; documentaires, reportages, récits de voyages

Questions à poser : Pourquoi les émissions de plateau sont-elle devenues la règle? Est-ce pour des raisons budgétaires? La disparition des émissions construites n'est-elle pas une perte ?

3. Caractéristiques des émissions :

On distinguera : Les émissions qui se déroulent dans la continuité et les émissions saucissonnées ; les émissions courtes, les très courtes, les longues, etc. ; les émissions qui font appel à des intervenants très connus ou qui ont recours à des inconnus ; les émissions qui offrent la possibilité de critiquer les œuvres (cf. Laure Adler, « je ne veux pas qu'on dise du mal d'un livre », pour l'éviter, elle n'acceptait que les émissions où les auteurs étaient les invités).

Questions à poser : N'y a-t-il pas un manque d'émissions critiques ?

La prépondérance des émissions de une heure n'est-elle pas une cause d'uniformité ?

4. Thématique des émissions :

Politique, commentaire de l'actualité ; littérature ; philosophie ; économie ; écologie ; sciences humaines, sociologie, psychologie, médecine ; arts plastiques, architecture, urbanisme ; musique ; théâtre, cinéma ; les sciences, la technique ; émissions musicales ; fiction ; religion ; cultures d'ailleurs.

Questions à poser : Faut-il introduire d'autres thèmes et surtout modifier la répartition entre les différents thèmes ?

N'y a-t-il pas de redondances, des semaines où trop d'émissions abordent le même thème ?

5. Orientation politique et idéologiques des émissions :

Question à poser: Ne doit-on pas craindre un pesant conformisme et le trop bien-pensant ?

6. Périodicité des émissions :

Quotidienne, hebdomadaire ; autres périodicités

Questions à poser : Pourquoi les excellentes émissions « transversales », *Chemins de la connaissance*, *Le rythme et la raison*, *Perspectives scientifiques*, ont-elles disparu, à part *À voix nue* ?

Faut-il respecter la « règle grammaticale » invoquée par Laure Adler : un producteur à la même heure ?

7. Statut des producteurs :

Producteurs maison, salariés ou quasi salariés ; producteurs indépendants.

Question à poser : La disparition des producteurs indépendants qui apportaient des idées originales et qui ne comptaient pas leur temps pour préparer leurs émissions n'est-elle pas une très grave perte ?

Il s'agit d'une première proposition pour structurer l'entretien. Faites-nous parvenir les vôtres à l'adresse postale ci-dessous, ou bien directement sur le forum de notre site internet www.auditeurs-de-france-culture.asso.fr. Toutes vos contributions sur ce site permettront à notre association d'enrichir sa réflexion avant cette importante rencontre.

Rendez-vous au **François Coppée**, 1 boulevard Montparnasse, Paris 6^e (métro Duroc), le samedi 22 octobre à 11 h 45, pour notre déjeuner-rencontre de rentrée avec **Olivier Poivre d'Arvor**. Pour vous inscrire, envoyez le bulletin ci-dessous, accompagné de votre chèque à l'ordre du **François Coppée**, à l'adresse habituelle :

AAFC - Maison des Associations - Boîte à lettres 51 - 5, rue Perrée - 75003 PARIS



AAFC – Bulletin d’inscription au déjeuner-rencontre du 22 octobre 2011

Nombre de participants : × 29,50 €uros = ... €uros

Prénom et nom :

Prénom et nom :

Prénom et nom :

Le plat principal sera une viande ; merci de nous préciser si vous préférez un poisson.

Entrevue du 22 mars 2011 avec Monsieur Olivier Poivre d'Arvor

Bonjour monsieur le Directeur, et merci de nous recevoir...

Bienvenue chez vous !

Après le départ, l'an dernier, de Nicolas Demorand, nous avons récemment appris celui de Jean Lebrun. France Culture est-elle considérée comme un « laboratoire » de France Inter, et peut-on craindre pour la pérennité de France Culture ?

Non, je ne pense pas que la pérennité de France Culture soit en danger car je pense au contraire qu'elle va plutôt gagner en audience. J'ai d'autres inquiétudes, mais pas celle-là. Le problème est différent pour France Musique qui est en concurrence très forte avec Radio Classique et qui peine toujours à trouver un équilibre entre la diffusion de musique proprement dite et celle des propos ou des débats qui l'accompagnent et qui l'éclairent.

France Culture n'est ni un laboratoire, ni une pépinière pour France Inter. Les deux cas que vous citez sont à peu près les seuls, et encore Jean Lebrun n'était-il plus en charge d'une émission quand il a quitté France Culture. Rassurez-vous, il n'y a pas de plan caché, et encore moins de fusion en vue avec une radio généraliste comme France Inter.

De nombreux auditeurs de Seine-Saint-Denis se plaignent de ne pas pouvoir écouter France Culture dans de bonnes conditions. En Suisse également, alors que son équivalent, la radio suisse romande RSR 2, est parfaitement reçue dans l'Est de la France. En Belgique, France Culture a fait les frais de la guerre linguistique et n'est plus audible à Bruxelles.

France Culture bénéficie d'un réseau d'antennes exceptionnel, que même les radios privées les plus importantes nous envient. Hélas, des raisons techniques complexes font qu'on ne peut pas résoudre les problèmes de réception dont souffre une partie de l'Est parisien ; dans ce cas, malheureusement, la seule solution est d'écouter France Culture sur internet. Mais savez-vous qu'une grande partie des DOM-TOM non plus ne reçoit pas France Culture ? C'est une injustice à laquelle j'espère pouvoir bientôt remédier.

Accepteriez-vous de participer à un déjeuner-rencontre, quitte à devoir y affronter les critiques de nos adhérents les plus mécontents ?

Oui, je suis toujours content de rencontrer les auditeurs. Ça m'intéresse d'autant plus que je viens d'arriver. Concernant les critiques, j'y suis habitué : j'entends tous les jours que ceci ou cela ne va pas. J'estime qu'il faut savoir se soumettre à l'exercice quand on se rend à ce genre de réunion... tant qu'il existe un respect réciproque, bien sûr ! De toute manière, je sais garder mon calme. France Culture est une chaîne exceptionnelle, hypersensible, avec laquelle chaque auditeur a une relation très particulière : écouter France Culture est pour lui un choix, un élément de distinction culturelle, sociale, esthétique...

Vous avez été nommé à la rentrée. Quelles sont vos premières impressions, et quelles sont vos ambitions pour France Culture ?

En tant que diplomate, j'ai l'habitude de structures plus lourdes. France Culture est un objet très tactile, très réactif. Chacune de vos décisions a des effets immédiats. C'est une maison très facile et très agréable, qui fonctionne tant que l'on ne cherche pas à comprendre comment. Rendez-vous compte qu'il n'y a pas de comptabilité analytique ! J'ai un budget de 14 millions d'euros, mais qui n'inclut pas le coût des locaux, des moyens techniques et d'une partie du personnel qui nous sont concédés par Radio France. France Culture n'a pas de concurrents, car le budget total réellement nécessaire au fonctionnement d'une telle station s'élèverait sans doute à 60 ou 70 millions d'euros ! Le service public la finance en très grande partie, et c'est une chance.

Laure Adler, qui avait le désir de faire une radio ancrée dans le monde, dans un acte qu'elle voulait fondateur, représente une rupture dans l'histoire de France Culture. David Kessler et Bruno Patino, qui lui ont succédé, ne sont pas restés très longtemps. Pour moi, être à la tête de France Culture, c'est un rêve, un projet à long terme que je veux faire partager dans la durée. Les décisions que je prends aujourd'hui, j'espère en voir les fruits dans quatre ans.

Ce serait idiot et maladroit de ma part de vouloir changer les fondamentaux, car nos auditeurs, même s'ils apprécient la création, sont très attachés au patrimoine. Pour autant, je n'exclus a priori aucun choix. L'histoire, par exemple, est l'un de ces éléments fondamentaux ; cela seul justifie-t-il de continuer *Les Lundis de l'histoire*, dont le producteur et ami, Jacques Le Goff, vient d'avoir 87 ans ?

France Culture est une chaîne bicéphale : d'un côté la rédaction, composée d'une trentaine de journalistes, et de l'autre les producteurs. D'un côté le « chaud », de l'autre le « froid ». Je pense que cette division n'a pas de sens. La compréhension du monde dans son actualité requiert l'approfondissement de nombreux sujets : on ne peut pas séparer la culture de l'information. Les tranches 7 h - 9 h, 12 h - 14 h et 18 h - 19 h sont des pics d'audience ; il faut que l'information et le contenu se rencontrent et que ce soit des moments d'intelligence. De ce point de vue, la matinale de France Culture est celle qui transmet le plus de choses : aucune chaîne au monde, sur cette tranche horaire, ne laisse un invité s'exprimer durant quarante minutes ; cette densité est introuvable ailleurs.

Malgré tout, certains auditeurs reprochent aux *Matins* de reproduire le « saucissonnage » des radios généralistes.

J'ai besoin d'information. Avant, j'écoutais RFI, et le matin, je ne veux pas écouter quelqu'un parler pendant une heure et demi sans aucune info ! La culture est une manière de voir le monde. Le monde est partout, mais il ne doit pas être confondu avec la dernière petite phrase de Martine Aubry ou de Jean-François Copé car l'information requiert exigence, sobriété et un certain recul. Marc Voinchet sait qu'il lui revient, en tant que chef d'orchestre de la matinale, de scander l'émission avec précision, à une heure où les auditeurs passent de la douche au petit-déjeuner, mais je ne souhaite pas remettre en question la succession des séquences qui ponctuent les *Matins*, au moment où la radio doit être aussi une horloge. Après seulement, on s'installe dans une plage plus longue... J'ai d'ailleurs réintroduit une chronique des idées tenue par Julie Clarini ❶ ; et 8 h 25 marque l'heure où l'on bat tous les records d'audience. N'oublions pas que si France Culture a un avenir, c'est parce qu'elle est écoutée ! France Culture ne peut pas se permettre de ne parler à personne. Ces tranches de grande écoute sont notre bouclier, elles font vivre la chaîne, et elles nous permettent aujourd'hui d'obtenir 1,8 % d'audience ❷, contre 1,6 % il y a trois mois. Si nous redescendions à 1 %, notre existence serait menacée. Même si l'audience reste un enjeu permanent, nous n'en sommes heureusement plus là et ma préoccupation est maintenant d'augmenter la durée d'écoute moyenne qui n'est actuellement que d'une heure quarante par auditeur et par jour.

Avec 2 900 000 téléchargements au mois de mars, France Culture est la 3^e radio française la plus téléchargée, derrière France Inter et Europe 1. Nous ne sommes donc pas simplement le petit « supplément d'âme » de la bande FM, mais une véritable bibliothèque du savoir !

De nombreux auditeurs se plaignent des annonces auto-promotionnelles pour les autres stations du groupe Radio France.

J'ai une liberté incroyable sur presque tous les sujets, mais pas sur celui-ci ! Ces annonces nous sont imposées par Radio France, comme à toutes les stations du groupe, et nos auditeurs peuvent peut-être se consoler en pensant à ceux du Mouv' qui doivent subir à leur tour la publicité pour France Culture (*sourires*).

Quelles sont vos idées pour la grille de rentrée ?

La programmation du dimanche matin nous pose un vrai problème, car notre cahier des charges m'empêche de construire une véritable journée qui pourrait être aussi écoutée que l'est la matinée du samedi. Il serait périlleux de toucher à *L'Esprit public*, qui est l'émission la plus écoutée de la chaîne ! Cinq heures de programmes réservés aux cultes, ça ne construit pas une antenne, c'est une succession de points de vue. Il y a une pression des différentes églises : ma décision, cette année, de reporter au soir la diffusion des conférences de carêmes catholique et protestant a créé du trouble ; le CFCM ❸ souhaiterait une émission plus proche de sa conception de l'islam en France ; les bouddhistes aussi voudraient avoir leur émission... on n'en sort pas. Je ne peux pourtant pas dire à tous ces gens : « installez-vous et prenez l'antenne » ! Ce n'est pas du laïcisme idiot, mais comment, dans ces conditions, construire une journée ?

En vingt ans, les vannes se sont ouvertes ; il y a maintenant une profusion de l'offre culturelle. Cette diversité est une véritable chance pour France Culture, dont une mission reste d'orienter ses auditeurs dans la masse des livres et des musiques produites. Je crois à la prescription, et je voudrais créer une émission qui, à la manière du *Masque et la Plume*, dans un autre style que *Jeux d'épreuves*, traite de l'actualité du théâtre, de la danse, des expos, du cinéma... Bref, de ce qu'il faut voir et écouter.

Olivier Poivre d'Arvor, Directeur de France Culture

❶ : Les Idées claires, du lundi au jeudi, à 7 h 35

❷ : Résultats de l'enquête Médiamétrie de novembre-décembre 2010 : audience quotidienne cumulée personnes de 13 ans et plus ayant écouté au moins une fois dans la journée (1,8 % = 890 000 personnes)

❸ : Conseil français du culte musulman

Le beau souci de l'académicienne

Dans sa chronique du 11 février 2011, Danièle Sallenave, pas encore élue membre de l'Académie française au fauteuil occupé par Maurice Druon, s'est émue de l'emploi de l'expression « pas de souci », alors qu'il y a peu, c'est l'expression « pas de problème » qui faisait florès.

La chroniqueuse quelque peu ronchonnesse faisait observer que quand on invoquait un « problème » on était dans une posture dynamique car on faisait sous-entendre la possibilité d'analyser le « problème », et de le résoudre, alors que dans le « souci », il n'y avait qu'un état d'âme, subi passivement avec une once de fatalisme. Elle voyait dans la substitution d'une expression à l'autre un signe d'amollissement et de résignation, inquiétant pour la civilisation elle-même, rien de moins.

Ce que la future académicienne n'a pas noté, c'est que dans le langage courant, souci est employé la plupart du temps dans la forme négative. Ce que l'on entend le plus souvent c'est « pas de souci ». Cette formule est selon moi infiniment préférable à « pas de problème » qui est un décalque grossier de « no problem ». Pourriez-vous me donner de la glace à la pistache ? Pas de problème. Comme s'il devait y avoir des problèmes à chaque instant, comme si la vie n'était qu'un tissu de problèmes. Cette horreur linguistique est à proscrire résolument, si vraiment elle avait fait long feu, il faudrait s'en réjouir.

Il n'aurait par ailleurs pas dû échapper à la future académicienne que « pas de souci » est incomparablement plus aimable et plus léger que « pas de problème ». Car le problème a la lourdeur de ce qui est réel et objectif. Le souci a la légèreté du subjectif, on est prêt à le relativiser, surtout s'il est petit. Le souci, surtout si, comme c'est généralement le cas, il n'y en a pas, c'est comme un nuage, pas besoin de s'en préoccuper, il passera tout seul. Invoquer un souci et non un problème, c'est une manière de minimiser la chose, de ne pas chercher à importuner autrui avec de petits ennuis, c'est une manière de dire qu'on n'est pas affligé. Pas de souci, c'est une manière de dire ne vous en faites pas, n'y pensez plus, ce n'est rien. Et c'est aussi une aimable façon d'acquiescer. En outre, souci, qui comme l'a rappelé la chroniqueuse vient de *sollus* tout entier, qu'on retrouve dans sollicitude, est un beau mot de la langue française, un souci peut être un beau souci, et c'est une fleur. Il y a donc des raisons de ne pas condamner cette expression nouvelle et même de lui trouver du charme car ce n'est pas tous les jours qu'on voit éclore une fleur dans notre parler quotidien, ce qui devrait nous consoler de bien des soucis.



Calendula officinalis

Henry Fay

Un aperçu de l'Esprit de la Grille d'Été 2011

le 29 juin 2011 - L'ETE 2011 SUR FRANCE CULTURE / A l'écoute du monde !



MENTION OBLIGATOIRE /
RADIO FRANCE : CHRISTOPHE ABRAMOWITZ

Olivier Poivre d'Arvor



L'été à France Culture, ce sont cinq semaines d'un vaste voyage radiophonique à travers le monde, les savoirs, les arts, les émotions. Ou comment se laisser embarquer avec bonheur pour un tour de la planète en trente cinq jours pas comme les autres. Cinq semaines de cinq jours d'abord, à travers cinq continents. La grande Afrique, la grande Europe, les Amériques, celle du Nord comme celle du Sud et des Caraïbes, et l'Asie/Pacifique. Des mondes étonnants à comprendre, écouter, rêver. Cinq week-ends enfin pour apprendre avec plaisir et pour explorer en bonne compagnie les cinq sens. Sentir, entendre, goûter, voir, toucher ! Autant de petits miracles créés par celles et ceux qui inventent à chaque instant votre radio préférée. Matins, jours et nuits d'été pour explorer toutes les cultures avec des créateurs, des savants et des penseurs, des gourmets et des poètes, des musiciens, des charmeurs de mots et des magiciens du sens. L'été de tous les bonheurs et de toutes les découvertes, cet été, ce sera sur France Culture.

Olivier Poivre d'Arvor Directeur de France Culture

A chaque semaine, son continent...du lundi au vendredi de 7h à 18h

L'été, chacun a plus de temps... chacun s'évade, voyage, rêve... Alors l'été, c'est aussi sur France Culture ! Cette année, embarquement dès le lundi 25 juillet 7h du matin, et chaque jour de la semaine jusqu'à 18h, pour une découverte radiophonique des cinq continents, l'Afrique/Moyen-Orient, l'Europe, l'Amérique du Sud/Caraïbe, l'Amérique du Nord et l'Asie/Pacifique, et, le week-end, des cinq sens, le toucher, le goût, l'ouïe, la vue et l'odorat...

Atterrissage retour le dimanche 28 août !

Site à consulter sur la toile pour obtenir plus d'informations :

<http://www.franceculture.com/blog-au-fil-des-ondes-2011-06-29-l-ete-2011-sur-france-culture-a-l-ecoute-du-monde.html>